



► « Mémoires de l'enclave », de Jean-Paul Goux

HISTOIRE D'UN LIVRE

5

# Retrouver la mémoire ouvrière du pays de Montbéliard

Superbe édition critique d'un chef-d'œuvre de la littérature documentaire de 1986, « Mémoires de l'enclave », où l'écrivain Jean-Paul Goux se fait ethnologue

ANNE BOTH

Qualifié d'objet littéraire non identifié, de livre précurseur, voire dérouterant, *Mémoires de l'enclave*, de Jean-Paul Goux, a été publié en 1986 (Mazars), puis réédité en 2003 (Actes Sud). Devenu introuvable, ce livre, qui occupe une place singulière dans l'œuvre du romancier, celle d'un ouvrage de commande sur le passé industriel de Montbéliard (Doubs), fait l'objet d'une réjouissante réédition, où le texte s'accompagne d'un appareil critique et de superbes photos, le tout dans une facture soignée.

On doit cette initiative non à l'auteur, mais à un collectif de chercheurs, rassemblés par la linguiste Andrée Chauvin-Vileno autour d'un projet de numérisation et de valorisation des archives préparatoires de l'ouvrage, soit quelque cent dix heures d'enregistrements audio, 1200 pages d'entretiens transcrits, des photos et de la correspondance. Un travail colossal qui a débouché sur une journée d'étude, une exposition, des publications et un remarquable webdocumentaire, *Des mémoires ouvrières aux Mé-*

moires de l'enclave (Fanum.univ-fcomte.fr/memoires-ouvrieres-goux). D'où l'idée de proposer une édition critique à Caroline Noiro, directrice de la maison d'édition Les Belles Lettres.

« Elle connaissait l'ouvrage et a accepté », raconte au « Monde des livres » Pascal Lécroart, qui a coordonné le volet scientifique de l'opération. Outre son appareil savant, cette édition comporte 135 photographies, dont l'existence a été miraculeusement révélée grâce à la découverte, dans les archives, de planches de contact et de lettres de Gilles Choffé, ouvrier chez Peugeot à qui l'auteur avait demandé de prendre des photos. Andrée Chauvin-Vileno finit par retrouver sa trace. « Tous les négatifs étaient dans une boîte, chez lui. Il était stupéfait de cette reconnaissance inattendue. Il avait 20 ans à l'époque et n'a jamais rien fait de sa passion pour la photo », note Pascal Lécroart.

Premiers entretiens

En 1984, Jean-Paul Goux, lui, a déjà publié cinq romans chez Flammarion et enseigne comme professeur de lettres dans un col-

lège de Vincennes (Val-de-Marne). Mais il s'y ennue sérieusement. Aussi, lorsque son ami l'écrivain et éditeur François Bon lui parle

de cette bourse de création littéraire « sur la mémoire collective des habitants de la région de Montbéliard » lancée par la Cité (association du comité d'entreprise de Peugeot), il n'hésite pas.

« J'ai été tout de suite enthousiaste, explique-t-il. Dans la cellule communiste de mon quartier, dans le 11<sup>e</sup> arrondissement à Paris, il n'y avait pas un seul ouvrier. Ça m'avait beaucoup manqué de ne pas en rencontrer. » Voilà comment, le 21 avril 1984, une convention de bourse de création littéraire est signée entre le romancier, la Cité et le ministère de la culture.

C'est dans le contexte des fermetures d'usines, notamment dans cette vieille région industrielle qu'est le pays de Montbéliard, que l'enseignant-romancier, en disponibilité de l'éducation nationale, quitte la capitale pour s'installer dans un petit studio de la sous-préfecture. « J'ar-

rive, confie-t-il, avec un double sentiment : la curiosité, et l'absence de toute idée de ce que j'allais pouvoir faire.» Mais, avant de se lancer, l'homme de lettres dépouille archives publiques, syndicales et d'entreprises : «J'avais besoin d'un savoir réel sur l'histoire de la région. Je me suis intéressé à la fois aux usines qui pouvaient encore exister et aux plus petites usines locales, dont on était en train de détruire les bâtiments.»

Il commence modestement ses premiers entretiens. Il prend des notes et se «rend compte de la platitude des échanges». Progressivement, il apprend, s'organise, achète un magnétophone et trouve son rythme. Mais les transcriptions de ces échanges ne le satisfont pas. Il décide de les remanier. Par souci de clarté, il rassemble «les propos qui relèvent du même sujet ou autour de la même idée» et, par respect pour ses interlocuteurs, il reformule. «Les gens parlent simplement, mais on n'est pas obligé de saccager le

ton», poursuit-il. Ne seront publiés que 17 de ces entretiens, alors qu'il en a mené plus d'une centaine.

La nature même du projet éditorial va aussi évoluer. L'idée d'un roman, initialement envisagée, est abandonnée. La raison ? Il apprend en juin 1985 qu'il est attendu pour une résidence à la Villa Médicis, à Rome, en septembre. «Je ne voyais pas comment j'aurais pu penser au pays de Montbéliard sur la colline du Pincio...» Il décide donc de terminer son travail plus tôt, en optant pour une structure inédite : une alternance de témoignages (déjà retouchés) et de documents syndicaux, industriels, avec, en guise de première partie, un journal «anachronique» – un recueil de souvenirs et d'éléments historiques.

#### Paradoxalement cohérent

Ce procédé narratif, emprunté à Michel Butor (*L'Emploi du temps*, Minuit, 1956), lui permet de pas-

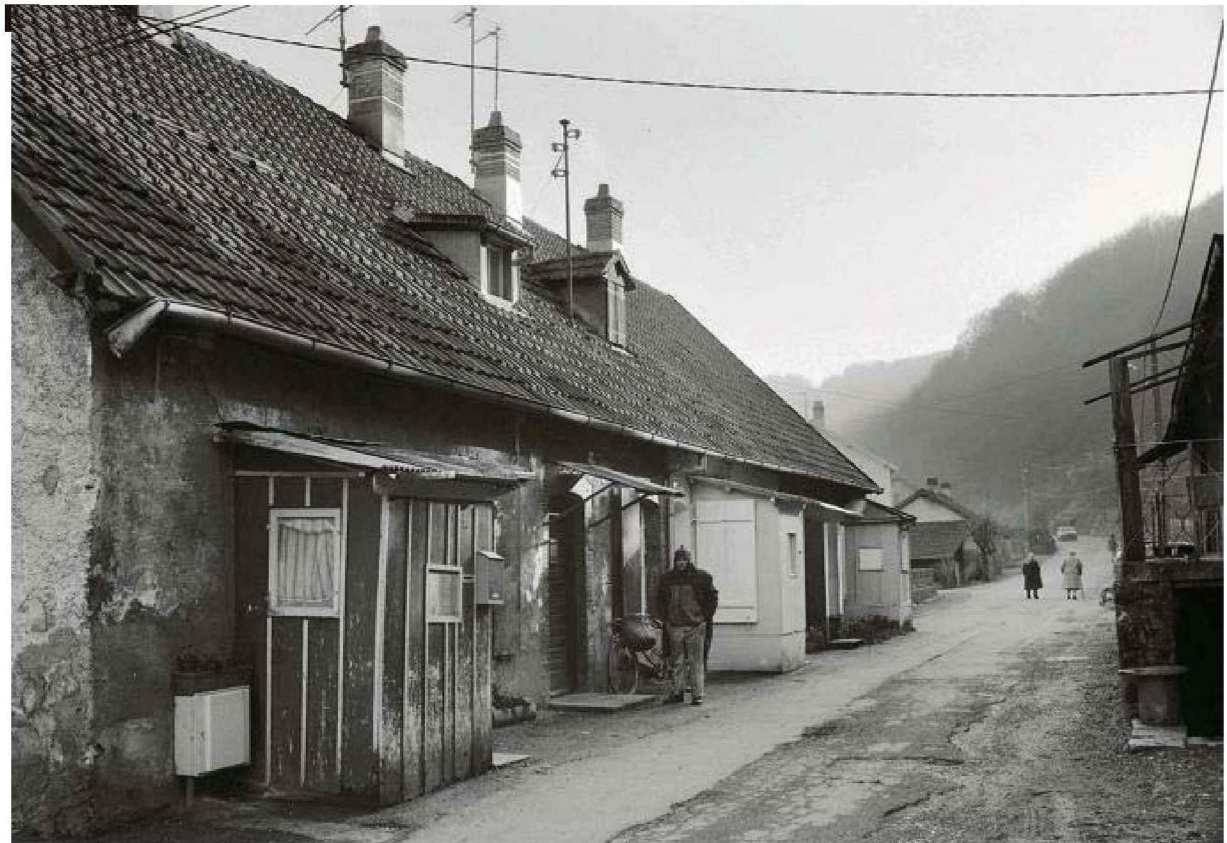
ser d'une temporalité à l'autre et de superposer les moments. Une ruse que Pascal Lécroart interprète comme «une façon d'affirmer que ce n'est pas un ouvrage d'historien ou de sociologue». Lui qui s'est longuement immergé dans les archives rappelle que «les textes ont été remontés, réécrits, mais les éléments – les noms, les lieux, les dates, les faits – sont authentiques».

Cet étonnant *Mémoires de l'enclave* constitue un ensemble hétéroclite et paradoxalement cohérent, où «l'on passe d'une chose à une autre sans instrument de liaison transparent». Jean-Paul Goux n'a certes jamais rien écrit de tel depuis, mais cette expérience l'a définitivement «ouvert à un autre mode d'écriture», qui n'a cessé depuis d'irriguer son œuvre. ■

## EXTRAIT

«Vous n'êtes pas ouvrier, vous ! Vous croyez que vous allez être capable d'écrire un livre sur les ouvriers ? Il est impeccablement droit, plus grand que moi, bien d'aplomb, et me toise du regard. Me voilà comme un gamin, jugé, jaugé en un quart de seconde, tenu de se justifier, de s'expliquer, de faire ses preuves. Et l'envie de partir, tout de suite, à cause de ce : "Par ici !" autoritaire, de ce : "Bonjour" insolent, de ce : "Vous êtes pas ouvrier" méprisant. Mais je reste, naturellement : ce vieux forgeron n'est peut-être au fond qu'un peu "bourru", il est très content que je vienne le voir (...). J'aimerais qu'il me parle de cette expérience, qu'il évoque les souvenirs qu'il en a gardés. Mais tandis que je parle, je m'écoute parler : et je m'exprime mal, avec confusion. Comment dire cela ?»

MÉMOIRES DE L'ENCLAVE, PAGE 80



*Rue de la Promenade (Hérimoncourt, Doubs), 8 décembre 1984. GILLES CHOFFÉ*